landais qui s'exerçait au tir ; mais il me revient de source certaine qu'aujourd'hui au plus tard, la division navale de Cherbourg, sous le commandement de l'amiral Bouët-Willaumez doit lever l'ancre, en destination du littoral hanovrien. La flotte prussienne est à Plymouth ; elle doit avoir une mission, et cette mission ne peut être que celle d'empêcher le débarquement que médite l'amiral français. La première bagarre pourrait donc fort bien avoir lieu de ce côté.

Pour extrait : EDMOND DUVAL.

A BISMARK.

—

Tu l'as voulu, Prussien ! Demain la guerre éclate.
En pleine paix ta main, ta main osseuse et plate,
A souffleté la France au front.
Eh bien ! tu vas savoir ce que coûte l'outrage
A l'impudent qui frappe une reine au visage
Et d'en bas lui jette l'affront.

Peut-être croyais-tu que notre patience
Sans cesse grandirait avec ton insolence?
Ou bien pensais-tu que nos fils,
Indignes rejetons d'une race fameuse,
Dans les bras énervants d'une paix fastueuse
Déjà s'étaient abâtardis ?

Non, non, Otto Bismark ! Détrompe-toi, la France
Peut encore en ses fils mettre son espérance.
Comme les lions des déserts
Dormant dans l'oasis au murmure de l'onde
Se redressent soudain lorsque l'orage gronde,
Et que la foudre fend les airs,

Ainsi nos jeunes gens, lorsque la voix altière
Des chefs et des canons résonne à la frontière,
Entonnant tous le vieux refrain
Se lèvent d'un seul bond pour défendre leur mère
Et leurs fronts ennoblis d'un rayon de colère
Se changent en faces d'airain.

Car ton nom est haï ! Suppôt du vieux Guillaume,
Bismark ! Dans nos palais et sous nos toits de chaume,
On l'entend maudire ce nom !
Trop longtemps notre voix réfuta le mensonge
Que tu mis comme un voile à l'orgueil qui te ronge.
Maintenant !. . . au tour du canon !

Hier encor, Prussien, n'as-tu pas osé dire
Que ces prochains combats auxquels la France aspire
C'est elle qui les a voulus !
Mais fourbe ! tu sais bien que de ta bouche impure
Tu viens de lui lancer la plus sanglante injure.
Et bien ! que nous faut-il de plus ?

Va ! nous les connaissons tes épaisses phalanges !
Et nos luttes ont eu bien des retours étranges !
Après Rosbach vint Iéna.
Nous étions bien vengés! Depuis!.... en traits de flamme
Le nom de Waterloo s'inscrivit dans notre âme
Et comme un glaive y demeura.

Mais nous l'emporterons la revanche éclatante
Que demande à grands cris la France frémissante.
Nous savons la route du Rhin !
Bien des fois il a vu triompher nos bannières
Et nous avons appris par la voix de nos pères
Le chemin qui mène à Berlin.

Bientôt, Bismark, bientôt — car la guerre est impie
Et celui qui la cause ici-bas même expie
Le crime de son fol orgueil —
Bientôt tu recevras ta juste récompense
Et ton ambition, taisant son rêve immense,
Le gardera jusqu'au cercueil.

***

Roubaix, 23 juillet 1870.

Bourse de Paris

du Samedi 23 Juillet 1870

Rente	3 p. 0/0...........	65.90
id.	4 1/2 p. 0/0........	96.25

Le correspondant du *Times* lui adresse la dépêche suivante :

« Philadelphie, 20 juillet.

» M. Prévost-Paradol, envoyé français, s'est suicidé à Washington. Il s'est tué d'un coup de pistolet. On croit qu'il a eu un transport au cerveau. Hier, il était tout à fait incommodé des effets de l'excessive chaleur.

» On fait beaucoup de conjectures sur les causes de ce suicide. Hier, devant le coroner, l'enquête n'a produit aucune lumière précise sur l'état de son esprit ; cependant, le jury a rendu un verdict constatant que le suicide était dû à un accès de démence.

» M. Paradol avait acheté des pistolets mardi, et il avait donné à M. Jardin, chancelier de la légation, une lettre en lui disant de l'ouvrir si quelque chose lui arrivait.

» M. Jardin a déclaré avoir ouvert cette lettre après le suicide.

» Il avait également prié M. Jardin de s'occuper du retour de sa famille en France, si quelque accident lui arrivait. M. Jardin a témoigné que l'intensité de la chaleur paraissait avoir affecté le cerveau de M. Paradol.

» La croyance publique est que le brusque changement des affaires en Europe a été la caus du suicide, les amis de M. Paradol, MM. Thiers, Favre (?) et autres étant en opposition avec l'empereur.

» Mardi, dans une conversation avec un ami à Washington, M. Paradol aborda cette question :

« Il dit que ses amis croiraient qu'il connaissait les intentions belliqueuses de Napoléon, et qu'ils l'accuseraient de mauvaise foi. Depuis son arrivée, les événements d'Europe avaient fait sur lui une profonde impression. »

On lit dans le *Journal de Paris* :

« La lumière commence à se faire sur le tragique événement de Washington. Dès aujourd'hui on est à peu près certain que M. Prévost-Paradol n'a pas succombé à la rupture d'un anévrisme. S'il est mort, comme on l'assure, de sa propre main, il est difficile de douter que les circonstances politiques au milieu desquelles il se trouvait placé, n'aieut puissamment contribué à provoquer l'accès de délire dans lequel il a mis fin à une si courte et si brillante existence.

» Parti de Paris, le 1er juillet 1870, il a trouvé, en arrivant à Washington, la guerre déclarée entre la France et l'Allemagne. Son esprit, lucide encore à ce moment, et doué de cette merveilleuse pénétration dont il nous a donné tant de preuves pendant douze années de journalisme, n'a pas pu ne pas embrasser d'un seul coup d'œil les deux conséquences éventuelles d'un pareil événement: ou bien, par impossible, la France vaincue et humiliée, ou bien (ce qui était infiniment plus probable), l'armée française victorieuse, mais alors le gouvernement personnel relevé, raffermi et consolidé.

» Il y avait dans cette alternative, de quoi ébranler une nature délicate à l'excès, et chez laquelle l'énergie de la volonté, il faut bien le dire, négalait pas la finesse et la distinction de l'intelligence. Déjà, au moment où il quittait Paris pour se rendre à son poste, et où quelques vrais amis lui serraient la main sans se douter qu'ils ne le reverraient plus, il semblait plié et comme affaissé sous le poids de sa nouvelle fortune, et surtout des déboires et des affronts par lesquels on la lui avait fait payer.—Edouard Hervé.

Chronique locale & départementale

—

SOUSCRIPTION NATIONALE

Sommes reçues au bureau du JOURNAL DE ROUBAIX.

—

7me liste

MM. Sival et le personnel de la fabrique de Dentelles	235	»
Un ouvrier tisserand	»	50
Un garde mobile en expectative	1	»
	136	50
Total des listes précédentes	5,893	10
Total à ce jour.	6,129	60

MM. Motte-Motte, Henry Bossut, Henry Delattre, Alexandre Bulteau, Achille Vernier, membres du tribunal de commerce, répondant à l'appel du comité de secours à l'armée, ont donné avis à M. le Maire qu'ils souscrivaient chacun pour une somme de 500 fr.

M. Désiré Sival, gérant de la fabrique de dentelles, et le personnel de cet établissement donnent un excellent exemple de patriotisme. Outre leur souscription en faveur des blessés, ils prennent à leur charge les familles de ceux des employés qui sont appelés sous les drapeaux, et leur assurent, pendant toute la durée de la guerre, une somme de 20 francs par semaine. A leur retour, les employés auront leur travail assuré.

M. Frédéric Kuhlmann, vient d'être nommé capitaine dans la 8e compagnie du 1er bataillon de la garde mobile du département du Nord. (Emploi vacant par organisation.

Par décision ministérielle les officiers d'infanterie dont les noms suivent sont détachés pour servir dans la garde nationale mobile à Lille.

M. Paris, capitaine au 30e de ligne ; Marcenary, capitaine au même régiment; Billon et Fichet, capitaines au 31e de ligne.

Nous apprenons que dans sa dernière séance le conseil d'arrondissement de Lille a été saisi par un de ses membres d'une proposition tendant à émettre le vœu que le gouvernement décrète une large amnistie pour tous les délits politiques.

Cette proposition paraît avoir été l'objet d'une discussion à la suite de laquelle il a été généralement admis qu'il était de l'intérêt de tous, ainsi que le disait récemment S. Exc. M. Emile Ollivier, que la lumière la plus complète se fît sur le complot actuellement soumis à la Haute-Cour, et que rien ne devait interrompre le procès de Blois.

Le conseil a reconnu qu'une amnistie s'étendant à tous les délits politiques serait inopportune à ce point de vue; se ralliant à la proposition d'un autre de ses membres, il s'est borné à émettre, à une forte majorté le vœu qu'une amnistie fût accordée aux *condamnés* politiques.

La session des conseils généraux s'ouvrira le 22 août prochain et sera close le 5 septembre.

Les conseils d'arrondissement se réuniront le 19 septembre, pour la deuxième partie de leur session, dont la durée est fixée à cinq jours.

Plusieurs personnes nous ayant exprimé le désir de connaître les principales pièces de pansement nécessaires aux armées en temps de guerre, nous nous empressons d'en donner le détail. Ces indications seront particulièrement utiles aux dames qui veulent bien donner leur temps et leurs soins à ces travaux tout patriotiques.

1° Charpie faite avec toile demi usée et parfaitement blanchie — 8 centimètres carrés.

Le coton, la laine pourraient au besoin la remplacer. — Autant que possible former cette charpie en écheveaux.

2° Compresses : — pièces de linge — 20 ou 30 cent. de largeur sur 30 ou 45 centim. de longueur. — Draps un peu usés et bien blanchis pour les compresses.

3° Bandes en toile ou flanelle — à fil droit—3 cent. de large sur 1 m., 1 m. 50 et 2 m. de long.—Ou bien de 4 à 8 cent. de large sur 3 m. de long.—Toile neuve ou ayant servi fort peu.

La direction générale des postes nous adresse la note suivante :

« Le public est prévenu que, pendant la durée de la guerre, il pourrra, les dimanches et les jours fériés, retirer aux guichets des bureaux de poste, dans tout le département. les lettres et journaux dont l'arrivée a lieu après l'heure fixée, ces jours-là, pour la fermeture de ces bureaux.

« Les guichets resteront ouverts, à cet effet, jusqu'à l'heure ordinaire de la fermeture pendant les autres jours de la semaine. »

La veuve Lefebvre, demeurant au fort Mulliez, a déposé, au bureau central de police, une médaille en argent, trouvée par sa fille, Amélie, âgée de 7 ans.

Dans l'après-midi d'avant-hier, un incendie a éclaté à Bouvines (canton de Cysoing) et a détruit une grange, une écurie, un atelier de charron avec les divers instruments qu'ils contenaient. La perte est évaluée à 4,500 fr. Il y a assurance à la compagnie *La Nationale*.

Pour la chronique locale, ALFRED REBOUX.

LE RHIN ALLEMAND.

Nous reproduisons deux pièces célèbres et cependant peu connues, nous dit-on, d'une grande partie du public. C'est le *Rhin allemand* de Becker, avec la belle réponse en contre-partie d'Alfred de Musset.

Voici d'abord la pièce de Becker :

LE RHIN ALLEMAND

PAR BECKER.

(Traduction française.)

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu.

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

Voici maintenant la réplique du poëte français :

LE RHIN ALLEMAND

PAR ALFRED DE MUSSET.

Réponse à la chanson de Becker.

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Lavez y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant!

—

La Marseillaise.

On ne chante que le premier couplet de *la Marseillaise*. Les deux derniers sont cependant les plus beaux. En voici le texte :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous les drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents,
Que tes ennemis expirants,
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons;
Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus!
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre!
Aux armes, citoyens, etc.

AVIS

Depuis le 15 courant, le débit de tabac, vins et liqueurs, anciennement géré par M. Achille Dupont, Grande rue n° 47, est tenu par M. Honoré-Fournier, employé à l'usine à gaz.

Il continuera à tenir à la disposition des fumeurs un choix considérable d'articles provenant des meilleures maisons de France et d'Allemagne et vendus à des conditions exceptionnelles. Il se chargera également des nettoyages et réparations de pipes et joindra à son commerce la vente des cartes à jouer, timbres-poste, timbres de commerce et autres. Tous ses efforts tendront à justifier la préférence qu'il a l'honneur de solliciter. 335

BOURSE DE LILLE.

Cours du 23 Juillet 1870

OBLIGATIONS DES VILLES.

Lille 1860. J. A. 1865. . . .	.98 25
Lille 1863. J. J. Janv. 1864 .	.98 75
Lille 1868, libérées. . . .	498 75
Lille à Béthune, oblig. . .	320 ..
Armentières.	497 50
Roub.-Tourcoing 'R. à 50. .	43 ..

VALEURS LOCALES.

Caisse commerc. de Lille, Verley, Decroix.	586 25
Crédit industriel du Nord. .	510 ..
Caisse Pérot et Comp. . .	595 ..
Compapnie le Nord incendie 20 fr. p.	1300 ..
Gaz de Wazemmes à . . .	1520 ..
— — n . . .	1125 ..
Comptoir Devilder et Ce. . .	525 ..
Caisse commerc. de Roubaix.	550 ..
Lille à Béthune, actions. . .	495 ..
Aniche (le douzième) . . .	... ..
Azincourt.	252 50
Auchy-au-Bois	... ..
Bully-Grenay anc., ...	440 ..
Bruay, ...	3080 ..
Campagnac, ...	450 ..
Carvin	970 ..
Courrières, ...	10075 ..
Douvrin, anc.	... ..
Douvrin nouv. 1864	... ..
Escarpelle, ...	1300 ..
Epinac, ...	... ..
Ferfay, ...	1311 25
Fiennes et Harding, ...	... ..
Lens, ...	10000 ..
Liévin, ...	1550 ..
Meurchin, ...	1050 ..
Vicoigne-Nœux, ...	... ..
Vendin, ...	... ..
Thiv. et Fresnes (M.) . . .	... ..

COURS DES HUILES A LILLE.

23 *Juillet* 1870.

	HUILES l'hectolit.	GRAINES l'hectolit.	TOURTEAUX l'hectolitre.
Colza. . .	«« «« ««	28 a 32 ««	1850à19 50 «
» épur pq	«« «« ««	«« «« ««	»» «« «« «
Œill. b. g.	«« «« ««	34 37 ««	18 «« «« «
» rousse. .	«« «« ««	«« «« ««	«« «« «« «
Cameline...	«« «« ««	22 26 ««	18 «« «« «
Chanvre.. .	«« «« ««	18 «« ««	1750 16 50 «
Lin du p. .	«« «« ««	27 29 ««	29 «« «« «
Lin gr. et.	«« «« ««	26 28 ««	24 28 «« «

MARCHE D'ARRAS du 22 Juillet.

Blé blanc .	23 »» à 24 75	Avoine . .	9 »» 11 50
id. r.	19 »» 50 23	Œillettes .	»» »» »» »»
id. r. n.	»» »» »» »»	Colza . . .	33 »» 35 50
Seigle n.	14 25 14 75	id. v. . .	»» »» »» »»
Scourg. n	13 50 15 »»	Lin	»» »» »» »»
id. v.	»» »» »» »»	Cameline .	»» »» »» »»

Huiles.

Œil . . s.	»» »» à »» »»	Cour. m. .	»» »» »» »»
A froid . .	»» »» »» »»	2 pre . . .	»» »» »» »»
Brute b g.	»» »» »» »»	Lin	84 »» »» »»
Colza br. .	»» »» »» »»	Cameline .	94 »» »» »»

Tourteaux 104 kil.

Œillet . .	19 »» à »» »»	Cameline.	»» »» »» »»
Moutin à v	»» »» »» »»	Lin	27 »» »» »»
Colza . . .	19 »» »» »»	Chanvre .	18 50 »» »»

Farines.

1re qual.,	42 »» 43 »»	2e qual ,	40 »» 41 »»

Sons, 100 kilog.

Sons gros.	19 »» à 20 »»	Suc b. . .	»» »» »» »»
Rebulets .	»» »» »» »»	Raf. no 1.	133 50 »» »»
3/6 Nord .	»» »» »» »»	— no 2.	»» »» »» »»
Genièvre .	»» »» »» »»	Mélasse. .	»» »» »» »»

BOURSE DE PARIS du 23 Juillet, 1870

Huile de colza. — En baisse
Huile de lin. — Faibles.
Farines. — Fermes.

Huiles (les 100. k. h. bar.)		Esprits (l'hect. h.	»» »»
Colza tous fûts.	101 »»	Fin 1re q. 90 d.	63 50
Colza en tonnes.	102 50	Farines	
Colza ép. en ton.	110 50	Disponible (157k.)	72 75
Lin en fûts. . .	86 50	Supérieur disp.	72 25
Lin en tonnes. .	88 »»	Suifs (les 100kil.h. bar.)	
Sucres les (100 k.)		De France, disp.	102 75
Titre saccharim.	69 25	Cafés (les 100k.h. barr.)	
Blancs, droits 45.	79 50	Java bon ordin.	165 »»
Succres Farinés (100k.		Ceylan id. . .	150 »»
Bonne sorte. . .	132 »»	Haïti id. . .	140 »»
Belle sorte. . .	132 50	Rio id. . .	120 »»
Certific. de sortie	48 25	Cacaos (100k.) à l'acq.	
Mélasses indig. (100 k.)		Para.	160 »»
de fabrique. . .	14 50	Guyaquil.	140 »»
Raffinerie. . . .	18 »»	Trinité.	160 »»
		Haïti.	120 »»

HALLE AUX BLÉS du 23 Juillet.

Arrivages. . . .	340 quintaux	69 c.
Ventes	245	75 kilog.
Restant.	1236	26

Cours moyen du jour. 45 fr. 56

— *Santa Madonna !* s'écria le patron avec vivacité ; allons-nous encore en venir à l'abordage avec lui ?

— Pourquoi cela, mes braves ?

— Parce que j'enverrais Sampinelli chercher mes pistolets...

— Et moi, je ne voudrais pas, pour une mine d'or, me trouver face en face avec ce gredin-là ! ajouta Sampinelli ; miséricorde ! J'ai été couvert d'emplâtres, pendant huit jours, des coups de poing qu'il m'a donnés ; cette fois il m'achèverait !

— Ne craignez rien, l'un et l'autre, dit Linguard avec un sourire, celui dont vous parlez n'est pas à la Bastide-Rouge, et il ne pense pas à vous... Suivez-moi donc, car nous perdons un temps précieux.

Tout en parlant il se dirigea vers la vallée étroite et boisée où s'élevait sa demeure. Le patron resta en arrière pour regarder la mer avec une attention minutieuse, n'apercevant rien de nature à exciter ses inquiétudes, il rejoignit Samsinelli, et tous les deux suivirent Linguard.

Celui-ci traversa une grève humide que recouvraient en partie les faibles marées de la Méditerranée ; un sentier assez roide, serpentant au milieu des rochers, les conduisit en peu d'instants dans la vallée même. Là des plantations projetaient une ombre épaisse ; il fallait une grande habitude des localités pour ne pas se heurter contre les blocs de schiste ou les troncs d'arbre. Mais Linguard n'avait pas à craindre ce danger ; il poursuivait sa marche du pas ferme et assuré d'un homme qui avait bien fait des fois la même route par des nuits plus noires encore. Il arriva ainsi à une petite porte cachée dans la muraille, et l'ouvrit au moyen d'une clef qu'il tira de sa poche ; puis, laissant cette porte ouverte afin que le patron et Sampinelli pussent entrer, il pénétra dans le jardin de la Bastide.

Le plus profond silence régnait autour de la maison. Une lumière brillait à la fenêtre des dames Meursanges ; toutes les autres fenêtres étaient fermées et obscures. Le vent, si fort dans le voisinage de la mer, agitait à peine le feuillage. Linguard s'arrêta un moment pour examiner, à la lueur vague qui venait du ciel, les vastes bâtiments de la Bastide.

— C'est pourtant une belle propriété ! murmura-t-il tout pensif; et l'on eût pu vivre tranquille avec cette fille si elle eût voulu être raisonnable... Mais ne pensons pas à cela. On m'a poussé à bout, on m'a trompé, on m'a insulté... Eh bien ! demain ils viendront réclamer, l'un son héritage, l'autre sa fiancée !

Il sourit avec ironie, et s'avança résolûment vers la maison. En traversant la salle basse, il donna à Christophe l'ordre d'aller l'attendre au rivage ; puis il gravit l'escalier dans l'obscurité et parvint à la chambre des dames Meursanges.

Cette chambre, faiblement éclairée, était encombrée de paquets et de valises. Cependant la mère et la fille n'étaient pas encore en costume de voyage.

— Eh bien ! eh bien ! dit Linguard avec une impatience fébrile, on vous attend et vous n'êtes pas encore prêtes ?.. Ah ! ma bonne dame Meursanges, vous m'aviez promis d'être exacte à l'heure, et je vous trouve encore en train de faire des paquets !

— Nous ne les faisons pas, ami, répliqua la veuve d'un petit ton sec et dégagé, nous les défaisons plutôt. J'ai changé d'avis ; nous ne partons pas avec vous.

Linguard tressaillit.

— Vous ne partez pas? répéta-t-il d'une voix altérée.

— Oui, ami, Elisabeth a tant prié, tant pleuré... C'est ma fille, après tout, c'est ma fille unique ; il faut bien lui céder quelquefois. D'ailleurs, vous le savez, je crains beaucoup la mer; c'est plus fort que moi, je ne peux pas vaincre ma répugnance. Mais ne vous gênez pas ; si vos affaires vous obligent à quitter le pays, nous ne voudrions pas déranger vos projets.

Linguard la regarda fixement. Jamais madame Meursanges ne lui avait parlé de cet air dédaigneux.

— Allons ! reprit-il, Elisabeth vous aura répété les mensonges inventés par ses dignes amis. Vous craignez, madame, d'attacher votre sort à celui d'un homme ruiné !

— Ecoutez donc, ami, Elisabeth m'a conté, en effet, une histoire assez singulière. Il y a bien de quoi faire réfléchir une mère disposée à bien placer sa fille! Si vraiment la Bastide-Rouge et les maisons de Marseille, et les beaux domaines de la Crau appartenaient à ce drôle de corps de M. Fleuriaux...

— Avare et stupide créature ! interrompit Linguard avec indignation ; mais ignorez-vous donc que j'emporte avec moi des valeurs considérables dont personne ne peut me contester la possession? Faut-il vous avouer...

— Gardez vos richesses. monsieur, et employez-les à un bon usage, dit Elisabeth d'un ton assuré en venant au secours de madame Meursanges ; mais, puisqu'une fois ma mère a bien voulu condescendre à ma prière, je ne vous suivrai pas, dussé-je mourir !

— Mourir est un peu fort, reprit la veuve ; mais j'entends être maîtresse de ma fille et de moi-même. On ne fera rien contre ma volonté, j'espère ?

— Vous croyez cela ? s'écria Linguard en fureur ; au point où j'en suis venu, des jérémiades de femmes ne m'arrêteront pas. Je m'attendais à cette sotte résistance, et j'ai pris mes précautions en conséquence... Vous allez apprendre à me connaître.

(La suite au prochain numéro.)